

MON ROYAUME POUR UN ARBRE

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. Il faut dire que jusque là, cet endroit au plus profond de la forêt malgache n'était visité que par quelques marins venus de la côte, s'improvisant bûcherons dans l'espoir de revendre aux navires grumiers européens un tronc d'ébénier ou de palissandre, et ainsi faire survivre leur famille quelques semaines supplémentaires, avant de s'enfoncer à nouveau dans la jungle, sans savoir s'ils en reviendraient. Seulement dérangés par la présence sporadique de ces tristes hères, les occupants de la ruche continuaient du reste à couvrir leur trésor, comme ils le faisaient depuis des siècles. Il n'aura fallu que le geste stupide d'un homme, mû inconsciemment par l'avidité destructrice de la société à laquelle il appartenait, pour que l'équilibre se rompe.

Félix Bottineau était le genre d'homme à utiliser tous les moyens, et plus encore, pour arriver à ses fins. Il avait été envoyé sur l'Île Rouge par le Comptoir Exotique Français pour deux raisons : reconnaître le terrain de la future exploitation négociée à grand renfort de pots de vin, dessous de table et générosités diverses avec le gouvernement malgache, et en profiter pour « nettoyer » la zone, autrement dit faire déguerpir les bûcherons amateurs, en utilisant la force si nécessaire. Pour cette entreprise, il s'adjoit le concours d'une douzaine d'autochtones comprenant deux guides, quatre militaires armés et quelques gaillards robustes qui se chargeraient des questions de manutention.

Ils partirent de Voloina, qui n'était à ce stade qu'une bourgade sans structure portuaire véritable et donc sans intérêt, mais qui devait se développer pour devenir un grand port exportateur de bois dans les prochaines années. La concession se trouvait en lisière de la réserve de Marotandrano, sur laquelle le Comptoir espérait bien empiéter un peu, à trois jours de marche de là. La forêt les engloutit dès les dernières cases du village passées, et dès lors ils ne virent pratiquement plus le ciel, prisonniers d'un labyrinthe obscur et inquiétant.

Bottineau se félicita de l'orientation sans faille de ses guides et de la vigueur des indigènes usant de la machette pour se dégager un passage dans le marasme vert. Les militaires ne furent en revanche d'aucune utilité. Plus habile dans l'art de l'extorsion de la population que dans celui de la marche en milieu hostile, ils se plaignaient sans cesse des piqûres d'insecte, de la chaleur humide et du poids de leurs armes, alors qu'aucun pilleur n'avait croisé leur chemin.

La sombre équipée était cependant observée par une faune curieuse et surnaturelle, composée de papillons phosphorescents, d'insectes aux couleurs criardes, de grenouilles imprimées de taches aux motifs inquiétants et de lémuriens au regard fixe. Dans cet enchevêtrement de branches où grouillait la vie sous ses formes les plus insolites ils avançaient, indifférents aux mystères de ces êtres fantastiques. Ils naviguaient dans cette bulle où le temps était suspendu et la civilisation une anomalie, quand ils débouchèrent sur un pan de montagne où la lumière reprenait vie, à travers les branches d'immenses arbres qui laissèrent Bottineau bouche bée. Ils y étaient.

Sur le contrefort s'étendait une forêt clairsemée d'ébéniers, les plus gros qu'il ait vu de sa vie d'exploitant. Son but étant atteint, la détermination laissa place à l'euphorie, et il se mit à rire nerveusement quelques instants avant de reprendre le contrôle de ses émotions, pensant déjà au labeur restant. Il lui fallait maintenant délimiter clairement la zone d'exploitation, en estimer le potentiel chiffre d'affaire que la Société pourrait en dégager, et ramener un spécimen dans le meilleur état possible à l'aide de sa vigoureuse troupe.

Le gros du travail fut fait en cinq jours. Les mesures et calculs l'ayant amené à conclure qu'il deviendrait riche, très riche, restait à faire tomber un tronc représentatif de la qualité du bois du secteur. Son choix s'arrêta sur un arbre immense et régulier, avec à son pied un immense buisson de pervenches. Les hommes avaient commencé à tailler les plantes quand ils se firent attaquer par un essaim d'abeilles suite à un coup de machette dans une ruche fourrée au fond du taillis. Ils s'éparpillèrent, terrorisés, et quand Bottineau leur ordonna d'y retourner, ils manifestèrent à grands cris leur refus de s'en approcher à nouveau. Le plus vieux des deux guides lui expliqua dans un français rudimentaire que s'attaquer à une ruche était un sacrilège pour les gens de la forêt, et que l'abeille était vénérée dans cette partie de l'île. Furieux de cette désobéissance, il voulut faire appel aux militaires pour effectuer la besogne, mais ces derniers étaient partis vider leurs cartouches sur les oiseaux bariolés en contre-bas.

Sourd aux imprécations de ceux qu'il considérait comme des simples d'esprit superstitieux, et désireux de faire au plus vite, il arracha une torche des mains de l'un d'entre eux et alla l'enfoncer dans l'objet de sa colère et de leur peur. Il attendit, puis quand la ruche fut totalement carbonisée, il y mit un grand coup de pied en regardant les indigènes qui s'étaient regroupés d'un sourire mauvais.

— Maintenant au travail, bande de couillons !

Il fallut qu'il menace de les dénoncer à leur employeur pour qu'ils se mettent à tailler l'arbre. Depuis l'incident, tous s'étaient tus, hommes comme bêtes, et un silence de mort régnait sur le site, seulement perturbé par les coups de machette des bûcherons et les coups de

feu des soldats au loin. Alors qu'il tournait autour de la troupe, toujours remonté, il piétina les restes de la ruche et découvrit, sous les morceaux calcinés, une statuette.

Pas plus large que la paume de sa main, elle était d'un ébène plus noir que les ténèbres d'un puits sans fond, et d'une froideur intense, inconvenante au milieu de cette fournaise. C'était un hyménoptère, peut-être une guêpe ou une abeille, avec un corps atrophié, sur lequel était posée une tête de femme disproportionnée, avec une larme grossière coulant de son œil gauche. La sculpture était extrêmement fine, et il s'étonna autant de l'élégance des traits du visage que de la précision avec laquelle les pattes et les ailes avaient été ciselées. Il se surprit même à voir une goutte de sang perler sur son doigt qui s'était posé sur le dard de l'insecte. Il profita que les hommes soient occupés à faire tomber le tronc pour emmitoufler le fétiche dans un mouchoir et le mettre dans sa poche. Ça me fera un souvenir, songea-t-il.

Le départ était prévu pour le lendemain. Le tronc, lourd de plusieurs tonnes, devrait être déplacé à l'aide de rondins qui devaient le faire rouler dans la descente, des hommes se relayant pour ramener les roulements primitifs en aval, tandis que d'autres tenteraient de freiner la masse à l'aide de cordes enroulées autour. Une semaine devrait être nécessaire ; en attendant la construction d'une route, seule la méthode archaïque des trafiquants était valable à ce jour.

En prévision des efforts qu'ils auraient à fournir à l'aube, Bottineau fit préparer un dîner copieux, tout de même satisfait du travail fourni malgré le contretemps de l'après-midi. Mais les réfractaires refusèrent de partager le repas du profanateur blanc, et préparèrent le leur de leur côté, à distance du camp. Tandis que les militaires s'empiffraient et évoquaient en brayant leur tableau de chasse, Bottineau scrutait la troupe séditeuse qui semblait avoir entamé une discussion sérieuse. Il y eut des murmures, des cris, des gestes qui en disaient plus long que les paroles, puis un consensus parut se faire, et ils éteignirent leur feu dans le calme de la nuit. Par précaution, Bottineau dormit avec son pistolet et son couteau à portée de main.

L'aurore n'en était qu'à ses prémices, par-delà la cime des arbres vénérables, quand Bottineau fut réveillé par un des soldats.

— Partis ! Partis ! lui hurlait-il en plein visage.

Effectivement, ils étaient partis. Tous, sauf Nomenhajao, le vieux guide, assis en tailleur au milieu des restes du campement des fuyards.

Bottineau le héla en s'avançant vers lui tout en enfilant sa chemise, enragé tout autant qu'ensommeillé.

— Pourquoi il n'y a plus personne ? Parle, bon sang, vieille carne !

— Je te l'avais dit. En offensant l'Abeille, tu les as offensés. Ils sont partis avant que le mauvais œil ne s'abatte sur eux.

— Sauvages, siffla-t-il entre ses dents avant de cracher de dégoût. Et toi, pourquoi tu es là ? Tu n'as pas peur des abeilles ?

— Moi ? La forêt me connaît trop bien pour me punir, abrégea-t-il d'un ton serein et définitif.

Ils laissèrent le tronc sur place. La décision fût difficile à prendre, mais il ne voyait pas comment faire autrement. Les militaires protesteraient devant le moindre effort, et de toute façon ils n'étaient pas assez nombreux. Le voyage retour aurait pris des semaines. Quel dommage tout de même, considéra-t-il quand ils quittèrent le camp, le tronc déjà posé sur les rondins, prêt à dévaler la pente, à la merci des premiers pillers venus qui verraient ce cadeau comme une offrande. Mais le plus important maintenant était de retourner au plus vite au village, prendre le premier bus pour Antananarivo et redécoller pour Paris pour faire son rapport à sa hiérarchie, qui devrait le récompenser grassement.

Ils pénétrèrent à nouveau dans la jungle dense, plus étouffante que jamais. Mais alors qu'à l'aller, ce sentiment était dû au bruit omniprésent de la faune qui peuplait tout ce que le regard pouvait embrasser, ce fut l'absence totale de vie et le vide qui en résultait qui semblait désormais vouloir les asphyxier, comme si le silence, tel un trou noir, voulait tout absorber, jusqu'au peu d'air vicié que les hommes s'efforçaient de respirer. L'hostilité mutique de leur environnement les rendit sombres et renfermés. Les militaires, rigolards la veille, ne pipèrent plus un mot, et ne songeaient plus qu'à leurs affaires une fois de retour chez eux.

C'est dans cette atmosphère sourde que Bottineau commença à entendre un bruit de fond, qui lui fit penser à un hélicoptère, ou une tondeuse à gazon, mais infiniment loin, au point qu'il ne pouvait déterminer d'où il provenait. Il questionna les autres, mais ces derniers n'entendaient rien, absolument rien, hormis le son de leurs pas et celui de leurs vêtements frottant les branches traîtresses. Sourds comme des pots, pensa-t-il.

Ils firent une pause brève pour déjeuner. Le bruit ne s'était pas tut. Au contraire, il lui semblait qu'il prenait de l'ampleur. À l'abri des regards, il se mit machinalement à tâter la bosse que formait la poche de son pantalon, et se souvenant de la statuette, la sortit de son mouchoir et la contempla d'un œil nouveau. Le visage lui paraissait avoir pris une expression cruelle qu'il n'avait pas discernée la veille. Il eut une pensée fugace, folle. L'objet, lourd et froid comme une pierre tombale, était responsable du silence de la jungle, mais aussi du bourdonnement qu'il entendait, car oui, c'était bien un bourdonnement. Il éclata d'un rire plein de cynisme, et réfléchit à voix haute :

— Ma parole, je deviens dingue ! Allons donc, ces indigènes ont dû mettre des ingrédients un peu spéciaux dans ma soupe.

Les soldats commencèrent à s'inquiéter de l'état mental du Blanc. Seul Nomenhajao continuait de le regarder du même air morne qui laissait penser qu'il savait tout du mal qui gagnait peu à peu le négociant.

Ils reprirent leur marche, qui dura toute l'après-midi, sans une halte, et s'effondrèrent lorsqu'ils estimèrent, à travers la canopée, que la nuit était tombée. Le volume du bourdonnement que percevait Bottineau s'était intensifié d'heures en heures. Plusieurs fois, il demanda au groupe de s'arrêter et d'écouter, mais les soldats n'entendaient toujours rien, et les regards qu'ils échangèrent en dirent long sur ce qu'ils pensaient de lui. Sa colère éclata tandis qu'il s'installait dans son hamac, épuisé par le hurlement discontinu grondant dans sa tête :

— Vous me prenez pour un fou, hein ! Mais ouvrez vos esgourdes, bon dieu ! C'est partout ! Partout !

Les militaires ne lui répondirent pas, mais dorénavant convaincus de l'hallucination dont le Blanc était victime et de sa dangerosité, ils établirent un tour de garde afin de le garder à l'œil. Il ne bougea pas de son hamac de la nuit. Au petit matin, il était toujours dans la même position, allongé sur le dos, ses mains enveloppant la statuette comme soudées à elle. Il n'avait pas dormi, le bruit étant devenu tellement puissant qu'il le laissait paralysé. Il avait réussi à s'assoupir quelques instants, ivre de fatigue, mais le cauchemar qu'il avait fait, encore moins supportable que le bourdonnement, le convainquit de garder les yeux ouverts. Les hommes, se comportant comme une troupe de badauds fureteurs mais craintifs, s'approchèrent doucement de sa couche. À la vue de l'idole, Nomenhajao perdit cette expression de contentement nonchalant et s'adressa à Bottineau avec des mots tranchants :

— Fou ! Oui tu l'es, fou ! Où as-tu trouvé ça, mécréant ?

Bottineau ne s'offusqua pas du ton sur lequel lui avait parlé le guide. Il n'en avait pas la force. Il lui raconta tout. Il s'était persuadé que Nomenhajao lui fournirait le remède au mal qui le hantait, aussi n'exclut-il rien de son récit.

— Fou ! Voler une représentation de la Déesse-Mère, dans la Demeure de l'Abeille ! Si tu veux vivre, tu dois aller la remettre à sa place ! Tout de suite !

— Mais... La ruche...

— On avisera. Il faut y retourner, maintenant !

Les militaires ne furent pas de cet avis. Pour la première fois depuis le départ de l'expédition, leur expression et leurs armes leur conférèrent un air menaçant. Une dispute

éclata entre eux et le guide, qui ne semblait pas le moins du monde effrayé par ces colosses armés qui pouvaient le massacrer au milieu de nulle part. Le frêle et vieil homme paraissait même prendre le dessus, comme s'il disposait d'un pouvoir que les militaires savaient craindre. Bottineau eu la force de se relever, et coupa court au débat qui faisait rage.

— Qu'ils partent ! Ils n'ont servi à rien jusque là, et ne serviront à rien pour ce qu'on doit faire. Allez-vous-en !

Ils ne se firent pas prier, et redescendirent en direction du monde civilisé, laissant le souffrant et le guide dans la moiteur déjà suffocante du matin.

— Maintenant, je compte sur toi pour me sortir de ce pétrin, vieil homme. Si tu réussis, je t'en serai éternellement reconnaissant. Beaucoup d'argent, pour toi !

Les derniers mots de Bottineau n'eurent pas l'effet qu'il escomptait. Le guide revêtit son masque de sage suffisance, et insensible à la pitié que pouvait inspirer le Blanc, se contenta d'un mot :

— Partons.

Cette nouvelle traversée de la forêt, course sourde contre la mort, fut l'épreuve la plus terrible que Bottineau connut jamais. La fureur du bourdonnement était telle qu'il croyait percevoir un chœur immense, fanatique et malsain lui enjoignant d'en finir définitivement et ainsi accomplir un sacrifice ancestral écrit en des temps immémoriaux. Luttant contre ce courant invisible, il cheminait, trainant les pieds, relevant la tête de temps à autre pour apercevoir Nomenhajao quelques mètres devant lui le menant à son salut. Le guide conduisait la procession impie dans le silence total de la forêt, que le misérable occidental ne pouvait plus percevoir, noyé par les vagues nées de son blasphème.

Il faisait encore jour lorsqu'ils foulèrent à nouveau la terre du théâtre des incidents de l'avant-veille. Le trajet avait presque eu raison de la volonté de Félix Bottineau, passé à l'état de loque plus tout à fait humaine, écrasé par le poids des péchés du monde. Dans le décor de paradis végétal, rien n'avait changé. Le tronc d'ébène était toujours posé sur ses rondins, prêt à assouvir la soif d'exotisme d'un lointain consommateur aux goûts raffinés. Les cendres du feu de camp étaient restées à leur place, figées, guettant les deux hommes dans l'attente d'un événement qui les disperserait aux quatre vents. Les restes de la ruche piétinée gisaient comme les morceaux d'un vase de grande valeur cassé après une dispute conjugale cataclysmique. A l'approche des débris, Bottineau sortit brutalement la statuette de sa poche, et pris de panique la tendit Nomenhajao. Ce dernier s'écarta sans lui laisser le temps de le toucher.

— Pas question ! C'est à toi de réparer ton erreur !

— Qu'est-ce que je dois faire ? supplia le Blanc, oubliant toute dignité en se mettant à genoux aux pieds du vieillard en pleurnichant.

Le guide le toisait, impérial, de toute la hauteur de son mépris. Jamais Bottineau ne s'était laissé regarder de la sorte, mais l'amour-propre avait déserté son esprit saturé, totalement accaparé par des sons infernaux.

— Va la mettre au pied de l'arbre abattu, dans ce qui reste du buisson. Va ! Pose-la, et tu verras bien ce qui se passe.

À quatre pattes, Bottineau rampa jusqu'aux dépouilles des pervenches écrasées, et plaça la statuette dessus aussi délicatement qu'il aurait couché un nouveau-né dans son berceau. Puis, dans cette position animale, tremblant, il tourna sa tête vers Nomenhajao. Le vieil homme s'était éloigné et avait repris son éternelle station assise en tailleur sur une légère élévation du terrain. Et le bruit cessa.

Il crut d'abord qu'il mourait. Il en était convaincu : seule la mort pouvait le délivrer de la malédiction. Il se rendit compte de son erreur quand il entendit à nouveau le sang battre ses tempes, l'air expirer de ses narines, le son de sa propre voix émettre une étrange plainte, puis les éléments extérieurs à son être. Le vent venait de se lever et faisait bruisser les feuilles, son qui lui parut la plus belle des mélodies. Il rit à gorge déployée, ce qui le fit sursauter, lui qui était en temps normal hostile à toute forme d'abandon ou de laisser-aller, dans son monde bourgeois tissé de fils hypocrites. Il se souvint alors qu'il était un homme, et se remit debout, la chaîne de l'évolution repassant à vitesse rapide sous les yeux de la Nature et de Nomenhajao, tous deux impassibles.

Ce bonheur fut aussi pur qu'éphémère. La terreur saisit Bottineau quand il perçut, venant de l'ouest où le ciel avait entamé sa mue crépusculaire quotidienne, la rumeur lointaine d'un bourdonnement. La rumeur devint clameur beaucoup trop rapidement pour qu'il réfléchisse à ce qui se passait. Il n'eut que le temps de lancer un regard interrogateur à Nomenhajao, qui lui sourit avec bienveillance en lui faisant un signe de tête qui semblait dire : tout ira bien. Il vit un nuage d'une noirceur sans espoir apparaître à l'occident, qui traversa le ciel dans le sens contraire du vent à une vitesse prodigieuse.

L'essaim atteignit Bottineau plus vite que si la foudre lui eut tombé dessus. Il recouvrit totalement son corps et forma une masse aux formes changeantes, au gré de son appétit pour telle ou telle partie du sacrifié. Tandis que la nuée vengeresse se repaissait de son dû, Nomenhajao s'était couché ventre à terre et psalmodiait des prières oubliées de l'homme moderne. Tant que lui vivrait, le culte de la Déesse-Mère continuera d'exister, et les hommes, si courte que soit leur mémoire, devront continuer à la craindre et à la respecter.

On ne troque pas un Dieu contre une table de chevet.